COMMENT POUVAIT-ON ÊTRE HOLLANDAIS AU XVII^e SIÈCLE ? *

Dire du bien du livre de Simon Schama, *L'Embarras de richesses*, est facile, agréable et tout à fait légitime. Pour beaucoup, ce sera une révélation. La culture hollandaise — ou, mieux, sans doute, la civilisation — a été scrutée dans la presque totalité de ses aspects. Les plus frappants, comme ce génie, cette rage ou cette obsession de la propreté qui stupéfiait tous les voyageurs étrangers au xvii^e siècle, dès leur premier contact, et les émerveillait. Les plus pittoresques, sensationnels ou intrigants, comme l'échouement des baleines le long du littoral qui attirait une foule de curieux (y compris des artistes graveurs qui jouaient le rôle de reporters). Les plus quotidiens, banals ou classiques, comme les jeux des enfants, le souci des digues dans la lutte contre la mer, les fleuves et... les vers. Etc., etc. Chacun a été analysé avec la préoccupation — la *curiositas* — d'en saisir le sens pour les habitants, de retrouver la représentation mentale à laquelle ils renvoyaient : descendant jusqu'au tréfonds des âmes, si possible, de décrypter les fantasmes d'un subconscient qui aurait pu être, simultanément, collectif et individuel.

Prenons un exemple précis. Les portraits de couples n'ont pas été une innovation des peintres hollandais au xvii^e siècle. L'homme et la femme avaient pu être réunis sur le même tableau comme dans celui dit des *Arnolfini* par Jan Van Eyck ou rester distincts l'un de l'autre en pendants : la mise en page conservait sinon toujours de la raideur, du moins de la solennité, de la gravité, un parfum des vertus chrétiennes exhalé par toutes sortes de symboles ou d'*emblemata*. Une modification intervint dans le genre à Harlem, à Amsterdam, etc. (on n'envisage point ici les problèmes d'école). Ce qui se glissa entre les époux fut de la chaleur, de la familiarité, de la complicité. Trois reproductions sont proposées pour illustrer le fait : l'impétuosité charmante de Margarieta Van Branken interrompant d'un geste son mari Abraham Casteleyn (par Jan de Bray, en 1663) ; Isaac Massa s'appuyant sur l'épaule de sa femme Béatrix Van der Laen (par Frans Hals, en 1622) ; Stephanus Geraerdt et Isabella Coymans qui, quoique séparés, se

* A propos de Simon SCHAMA, *L'Embarras de richesses. La culture hollandaise au Siècle d'or*. Trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel DAUZAT. Paris, Gallimard, 1991. 17 × 23, 866 p., 314 ill., bibliogr., index (« Bibliothèque illustrée des histoires »).

regardent, se sourient, se tendent les mains, avec des expressions qui frôlent les sous-entendus (par Frans Hals, encore, sans date). Un langage des corps se substitua aux conventions. Fontaine et jardin d'amour dans le premier tableau cité de Frans Hals appartiennent à l'hédonisme de la Renaissance sans aucune allusion à un Évangile. « Ce besoin pressant de célébrer et de chérir la chaleur de l'amitié conjugale marque assurément un tournant dans l'histoire du mariage en Europe », écrit Simon Schama. En bref, l'arrangement conclu par les parents entre des individus passifs et indifférents a fait place à une idylle, dont l'attraction physique, même, n'est pas absente.

Nous n'avons pas eu l'intention, par ces descriptions, de défendre l'interprétation donnée par l'auteur (devant laquelle certains regimberont) mais de montrer quelle était sa manière. Au reste, s'il procède ainsi par touches ou par observations successives, il ne tombe pas dans un esprit de système. Quelques pages auparavant, c'est l'adéquation à la vision de Salomon de la femme forte qui a été soulignée et présentée comme l'idéal de la bonne épouse batave. Elle était la maîtresse de maison au plein sens du terme, tenant son intérieur net, gouvernant les servantes ou empoignant elle-même le balai et la serpillière pour laver le seuil à grande eau, s'armant de torchons pour faire reluire les meubles et de grattoirs pour récurer les chaudrons : pas étonnant alors qu'elle n'ait pas toléré l'entrée, chez elle, d'un visiteur aux souliers crottés. Elle avait le cœur pur : cela allait sans dire et cela allait en le disant ; inaccessible aux aventures et procréant à son mari de beaux enfants (encore que la taille des ménages, d'après un sondage à Gouda, y ait été inférieure à la moyenne européenne : 4,3 personnes par foyer en 1622 puis 3,6 en 1674 contre 4,75). Elle était soumise à son époux, y compris dans la gestion de ses biens mais elle était protégée de plusieurs manières contre les sévices corporels ou financiers (spoliation de la dot). Certes, pourtant, elle n'était pas juridiquement l'égale de l'homme : un consentement raisonnable à la bonne entente pour la vie commune (*gemeenschap*) gommait les aspérités (sans préjudice d'une tendresse éventuelle) et, d'après le prédicateur d'Amsterdam Petrus Witte-wrongel, constituait l'un des piliers (le troisième) de l'institution du mariage. Des voix s'élevaient pour célébrer les vertus du sexe (et pas seulement la douceur et la docilité : la force d'âme et la persévérance). Certaines femmes acquirent même une audience et une réputation qui les placèrent au meilleur niveau de la société : soit des poétesses comme Maria Tesselschade Visscher ou Anna Maria Schurman ; des peintres comme Judith Leyster et, *mutatis mutandis*, une actrice à Amsterdam (Adriana Nozeman), une sage-femme à Dokkum, en Frise (Vrouw Schra-der).

Destins exceptionnels ? Typologie d'une classe, du patriciat ? Simon Schama n'ignore pas les différences qui existaient du *Heerengracht* à une quelconque *dwaarsstraat*. Il pense, néanmoins, qu'une même façon de concevoir la vie individuelle, familiale et sociale sous-tendait en profondeur la population hollandaise : les réflexes d'ordre et de propreté en étant les meilleurs témoignages. Mais Eve avait mordu dans la pomme, elle en avait même proposé à ce grand benêt d'Adam qui avait accepté. Les vieux brocards contre les femmes continuaient de courir. Sept démons (pas un de moins !) n'étaient-ils pas attachés aux basques de chacune d'elles pour la dévergondner ? Elle devait prendre sur soi, se refréner, emmagasiner de la sagesse pour réaliser ou reproduire les modèles que lui offraient la

Bible, sa mère ou ses aînées. Par elle-même, elle était une tentation, un danger pour l'adolescent, le jeune adulte, l'homme mûr et le vieillard, sur lequel le Grand Pensionnaire et poète Jacob Cats, moult fois réimprimé, n'avait jamais tari. Les domestiques engrossées par leurs maîtres (eh ! oui ! cela arrivait assez fréquemment) pouvaient bien obtenir dans plusieurs cas un dédommagement : elles n'en encourageaient pas moins une réprobation ouverte ou sourde. Rédhibitoire avait été leur conduite si elles avaient « fauté » avec un chenapan, un militaire, un matelot ou un de ces mauvais sujets qui s'embarquaient ou que l'on embarquait pour les Indes. Étrange et quasi lancinante présence des « ribaudes », des prostituées — de bon et de mauvais ton — des entremetteuses, des scènes de bordels ou de cabinets très particuliers dans la peinture hollandaise : au point que l'on se demande qui achetait de tels tableaux et osait les exposer dans son propre foyer (?), là où tout n'était qu'ordre et harmonie... Simon Schama a pu suivre la triste carrière de celles qui furent conduites devant le Tribunal pour un délit quelconque et qui se sont expliquées sur leurs antécédents dans les *Confessie Boeken*. D'origine modeste, évidemment, venues de l'étranger ou des campagnes avoisinant les grandes villes avec un métier pour vivre : couturières, brodeuses, dentellières, qui ne les y aidait guère. Prises sous la protection d'une maquerelle et exerçant leurs charmes dans les *musico's* (c'était déjà un peu le gratin), tombées à la ruelle et à la poursuite des marins de passage, malades, alcooliques, vérolées, périodiquement enfermées au *Spinhuys* et n'en sortant — si elles en réchappaient — que pour récider. *Ook dat was Amsterdam*, ceci aussi c'était Amsterdam, comme l'a écrit R. B. Evenhuis.

Il serait facile de poursuivre et, plus encore, de multiplier les exemples. Tout s'y prête : le monde des enfants, la vie économique, les arcanes de la politique. Mais nous craindrions, ce faisant, de donner une fausse idée du livre et de trahir Simon Schama. Quoi de neuf, en effet, quoi même d'original, auront pu murmurer d'aucuns, dans ces descriptions qui pourraient s'appliquer *grosso modo* à d'autres pays, sauf qu'elles nous sont mieux détaillées et, surtout, rendues visibles par le recours aux galeries d'art ? Objection fondée ? Objection perfide ? On n'en discutera pas sur l'heure. Il faut en revenir à la manière de l'auteur et à l'arrière-plan qu'il suggère au-delà ou en deçà des images éculées ou raffinées. Nous n'insisterons pas sur son désir d'être complet dont chacun a pu se rendre compte. Voyons ce que recèle l'obstination à nettoyer. « Il y avait plus que des considérations matérielles à l'œuvre dans cet attachement collectif à la pureté... » Les lois qui commandaient aux Hollandais l'observance manifeste de leurs rituels ménagers étaient plus morales que matérielles. Et elles étaient profondément associées dans la mentalité collective avec les polarités de la fierté et de la honte, de la solidarité et de ce qui est étranger. Ce qui, de prime abord, aurait relevé de l'anecdote, d'une particularité ethnique, sinon d'une bizarrerie ou d'une manie, était, au contraire, enraciné dans un humus d'habitus collectifs, d'amour-propre (le bien dénommé !) et d'une self-conscience de sa dignité. Mais nous n'en avons pas fini avec cette élucidation qui ne va pas encore très profond bien qu'elle fasse déjà appel à des sentiments inviscérés et à la contrainte (acceptée comme allant de soi) de la micro-cellule humaine qu'était un *buurt* — un quartier. La perspective est plus large : « Être propre, c'était être patriote, vigilant dans la défense de son pays natal, de sa ville natale et de son foyer contre l'invasion des pollueurs et les enva-

hisseurs pollués. Les Hollandais ne pouvaient se retenir de brandir leurs brosse face aux "barbares" les plus crasseux. » Et, en avant, « c'était la saleté du monde qui avait obscurci le sens particulier de l'histoire hollandaise » que l'on extirpait.

Et de la propreté extérieure, on passe à l'idée de la pureté intérieure puis à celle de purification. Simon Schama s'appuie ici sur les travaux de l'anthropologue Mary Douglas qui rappelle le rôle des règles diététiques des Hébreux dans leur système classificatoire des êtres et des hommes. Se conformer à une norme — naturelle ou sociale — est bien ; s'en écarter conduit à un anathème ou à l'évitement comme d'un tabou. Pour répondre à leur vocation, les Hollandais devaient se garantir de toute souillure. À ce niveau d'introspection, il ne s'agit plus seulement, l'on s'en doute, d'une tache provoquée par une négligence ou des immondices. Le code moral intervient pour contenir ou refouler « l'appétit de la chair, le leurre de la richesse et les folies de la vanité ici-bas ». Nous atteignons le cœur des conceptions de Simon Schama. Il existait une sorte de contradiction interne dans la République des Provinces-unies et dans la conscience de chacun de ses ressortissants. D'une part, en considérant l'indépendance conquise, l'afflux des « biens de ce monde », l'opulence, voire la simple aisance au milieu d'une Europe déchirée, à proximité de nations ou de régions exsangues, on pouvait ressentir l'impression d'avoir été mis à part, placé sous une protection divine spéciale, appartenir à un « peuple élu » à l'instar d'Israël, autrefois — identification qui n'alla jamais jusqu'au bout mais qui était au bord des dents des pasteurs calvinistes. N'était-ce pas trop ? N'était-ce pas une grâce tellement inouïe qu'à tout moment on pouvait démeriter, la perdre ? Pour échapper à la dérélition, il fallait se détacher de ce que l'on avait, en disposer sans en jouir excessivement, faire des affaires, soit : ne pas s'y jeter goulûment, ne pas se ruier à la conquête de l'or, ne pas servir Mammon. Il y aurait donc eu ainsi une retenue implicite et tenace ; davantage, un consensus donné d'avance à la perte de ses avantages : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté, que son saint Nom soit béni... » ; et un désir de conserver quand même la bénédiction joint à un « embarras des richesses ».

Dans une précédente recension de ce même ouvrage (cf. *La Quinzaine littéraire*, n° 577, du 1^{er} au 15 mai 1991), nous avions subodoré les résistances qu'il rencontrerait, les malentendus qui naîtraient à son propos, etc. Nous avions cru effectuer le tour des attitudes possibles mais il ne faut désespérer de rien et nous avons eu la surprise d'en découvrir une autre, il y a peu, inattendue¹. Elle a été celle de Vincent Milliot dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* (tome XXVII, janvier-mars 1991) et, bien entendu, en soi, elle est tout à fait respectable. Notre collègue ne cache pas, d'ailleurs, son admiration pour *L'Embaras de richesses* et s'il éprouve des réserves, on ne peut vraiment pas lui en faire grief. Pourtant, il énonce plusieurs choses qui nous paraissent des erreurs de lecture, et, comme celles-ci pourraient être commises par d'autres personnes, nous nous permettrons, en nous excusant auprès de lui, de prendre notre thème, au passage, dans son compte rendu. Simon Schama, en composant son livre, n'a pas

1. Ce premier compte rendu détaillait davantage le livre de Simon Schama. Nous n'avons pas voulu nous répéter et nous ne disons rien, par exemple, des erreurs de fait flagrantes qui

entendu répondre à un défi. Il a fait une œuvre d'intelligence : c'est-à-dire, selon le sens étymologique de *lecture à l'intérieur*, à l'intérieur de ses données, à l'intérieur de la civilisation ou de la culture hollandaise. Il n'a pas non plus entrepris la démonstration d'une thèse : il a exposé des conclusions, ses conclusions sans en cacher le caractère subjectif, parfois en le soulignant et l'on n'est pas loin de penser, à certains moments, qu'il pourrait s'écrier comme l'anthropologue Clifford Geertz, dans une tout autre région et à partir d'une enquête orale : « Le diable est de savoir ce qu'ils avaient en tête réellement. » Le reproche d'éclectisme méthodologique ne nous semble pas pouvoir être retenu non plus. Certes, l'iconographie est abondante et a été utilisée mais quelle analogie existait-il entre une toile de Vermeer de Delft (cité au hasard parmi d'autres), la confession d'une prostituée ou le journal de Vrouw Schrader, la sage-femme, qui, en lui-même, est une épiphanie, combien rare, d'un individu vivant, travaillant, souffrant, compatissant, se réjouissant... ?

« Au total, écrit Vincent Milliot, les points de l'imaginaire social caractérisant les habitants des Provinces-Unies font un peu trop défaut pour que l'approche de ce tempérament national emporte totalement l'adhésion. » Soit, mais, en fonction de ce qui a été relevé ci-dessus, Simon Schama n'a jamais *forcé* quelqu'un à adhérer à son interprétation et, en outre, chacun, de par ses connaissances, sa sensibilité et *tutti quanti*, est toujours libre de s'y refuser. Mais, pour que le retrait soit valable intellectuellement, il faut qu'il s'appuie sur quelque raison. Or, on s'interroge assez souvent à la lecture du compte rendu sur les critères mis en œuvre par notre collègue : ne ressortiraient-ils point d'une conception *a priori*, abstraite, et ne faudrait-il pas renverser sur le critique l'accusation prononcée contre l'auteur ? Les passages consacrés à Max Weber sont parmi les plus faibles du livre et, en sus, ils étaient inutiles depuis que l'on sait que les thèses du sociologue allemand sur capitalisme et protestantisme ne tiennent pas debout et que sa documentation sur la Hollande était superficielle et captieuse (cf. l'étude de J. Janssens qui date de 1946). Mais Simon Schama ne s'est pas donné la démolition de Max Weber comme but de ses recherches : leurs routes se sont croisées. Une autre faiblesse de *L'Embarras de richesses*, bien réelle et bien vue par Vincent Milliot, réside dans une sorte d'amalgame ou d'homogénéisation de toute la société hollandaise : est-ce vraiment le fruit d'un anti-marxisme primaire, d'une dérobade devant la lutte des classes ? Peut-être, en d'autres livres, Simon Schama a-t-il pris des positions radicales à ce sujet : elles n'apparaissent pas dans le livre. Il y insiste, au contraire, sur la différence fondamentale de la distribution des richesses aux Provinces-Unies et en dehors (ce qui ne doit pas être compris comme une souscription à son opinion). Enfin, la phrase sur « les points de l'imaginaire social [... qui...] font trop défaut » sonne sibylline. Y aurait-il eu une construction théorique d'un « imaginaire social » aux impératifs de laquelle Simon Schama aurait dû satisfaire pour être convaincant ? Sa démarche a été empirique au meilleur sens du mot : fondé sur l'expérience, même si, de cette expérience, à quatre siècles de

déparent *L'Embarras de richesses*. Elles sont regrettables mais ne doivent pas détourner de sa lecture.

distance, nous ne pouvons percevoir qu'une représentation, avec tous les risques que cela comporte et que Vincent Milliot a soulignés avec pertinence.

Renonçons donc aux procès d'intention et plaçons-nous sur le plan qui a été celui de l'auteur : celui des faits. De ce point de vue, l'ouvrage de Simon Schama souffre de plusieurs lacunes. L'une est avouée : rapidement escamotée. Il s'agit des prolétaires : ouvriers, marins, artisans, même, avec lesquels on ne peut confondre les prostituées (au demeurant, d'un faible pourcentage dans la population totale), ni les pauvres assistés, ni les pauvres renfermés. On se référera au tableau de Gérard ter Borgh : *La Famille du rémouleur* (page 532) qui est bien, comme il est dit quelques pages auparavant, « l'une des rares représentations authentiques du genre de taudis où vivaient nombre d'artisans et ouvriers semi-qualifiés parmi les plus pauvres, dans les villes hollandaises ». En tirer « une double image de vertu, au travail et au foyer : tandis que le rémouillage évoque l'image universelle du dur labeur sans relâche, la mère, qui se trouve au premier plan au seuil de sa demeure est absorbée par la *moedertaak*, l'œuvre d'amour » (elle épouille sa fillette), n'est peut-être pas en soi totalement déplacé mais appellerait des nuances et plus que des nuances, qui manquent. Simon Schama passe, convaincu que, malgré les différences de fortune, tous les habitants baignaient dans un fonds culturel commun. Pour lui, en définitive, s'il avait existé de très riches et de très pauvres — les uns et les autres en nombre réduit — la note principale de la société hollandaise avait été celle de l'*aurea mediocritas*, garante, précisément, d'uniformité dans les mœurs et d'équanimité. Le diagramme de la fortune aurait eu la forme d'une toupie, renflé par le milieu. L'élimination d'une approche directe des *kohieren* fiscaux trahit peut-être ce que Vincent Milliot qualifiait d'éclectisme méthodologique mais que nous définirions plutôt comme une sélection arbitraire. Rien n'est plus édifiant, à cet égard, que la comparaison des deux tableaux : l'un de Jacob Isaacs Ruysdael, l'autre de Jan Van Goyen qui ont pour cadre topographique le même site, la plage de Scheveningen². Le premier, très célèbre, dépeint une société aristocratique venue se divertir, luxueuse et oisive ; l'autre « sent » le poisson avec ses pêcheurs remontant de leurs barques vers l'église. Ici, un carrosse attend les promeneurs ; là, une charrette (de mareyeur ?) est en voie de chargement. Un paysage, deux mondes³.

La seconde absence est très intrigante. Elle concerne les catholiques en tant que groupe au sein de la République. Bien que l'on discute sur leur pourcentage dans la population (variable selon les époques et selon les provinces), il était certainement plus important que celui des juifs ou celui des gitans qui ont eu droit à un développement ou à une mention. Ce qui ajoute à l'étonnement, c'est que de nombreux personnages auxquels Simon Schama se rapporte pour définir la culture hollandaise (et non des moindres : Vondel, Vermeer, Jan Steen) appartenaient à l'Église romaine. Comment leur foi, leur morale, leurs sentiments auraient-ils coïncidé avec l'idée du petit troupeau protestant séparé des loups (et

2. Et tant pis pour l'orthographe française. Schéveningue est aussi laid que Flessingue (pour Vlissingen) et Groningue (Groningue !) pour Groningen.

3. Le tableau de Ruysdael est à Saint-Petersbourg, au Musée de l'Ermitage ; celui de Van Goyen, à Castagnola, près de Lugano, dans la collection Thyssen-Bornemisza.

des provinces méridionales) qu'il défend, par ailleurs ? À propos de D. V. Coornhert et de H. L. Spiegel, de la fin du xvi^e et du début du xvii^e siècle, il avance que leur catholicisme n'était pas celui de la Contre-Réforme mais de l'avant-Réforme, de l'humanisme de la Renaissance, de l'érasme. Leur conception du monde et de la religion se serait alors conciliée sans peine avec celle des régents, assez enclins à ne pas se laisser entraîner par le zèle presque toujours tonnant et par les prétentions politiques des pasteurs. Plausible ? Il aurait fallu plaider. Cela n'a pas été fait. L'incertitude, l'ambiguïté, le doute persistent, que des études particulières (cf. John Michael Montias sur Delft et sur Vermeer) accentuent à la limite de la rupture. Le traitement accordé aux pasteurs est, d'une certaine manière, symétrique. Tantôt, ils sont repoussés dans leurs consistoires et leurs diaconies ; tantôt, leurs sermons acquièrent un poids et une répercussion considérables. Où est la juste mesure ? N'y aurait-il pas plusieurs mesures selon les publics auxquels ils s'adressaient ? Suivant les époques et les circonstances ? Un paradoxe couronne le tout. Simon Schama insiste tellement sur les remémorations d'Israël et de l'Ancien Testament que le Nouveau est oublié, le nom du Christ cité à peine une fois et dans un contexte trouble. Ou bien un grand pan de la culture hollandaise a été dissous, ou bien il aurait fallu expliquer et nous restons sur notre faim.

Nous rejoignons le problème de la « réception » qu'a posé, de son côté, Vincent Milliot (tout en sachant qu'il est presque insoluble). Cats et Luyken, les mentors, ont pu connaître de gros succès d'édition et durer presque au point de se pérenniser : n'étaient-ils pas devenus de ces classiques que l'on se devait d'avoir chez soi mais dont on ne faisait pas, en permanence, son guide du comportement (outre qu'ils pouvaient être barbants ou plats, de temps en temps, surtout le second) ? Simon Schama en convient : « De là [des enseignements moraux précités] à imaginer qu'à chaque fois qu'une maîtresse de maison hollandaise empoignait un balai ou une serpillière, elle était amenée à méditer les vérités éternelles ou à réfléchir à l'état de l'âme de la nation, il y a un pas qu'il serait absurde de franchir » (page 507). La perplexité grandirait avec les œuvres des peintres. Un tableau peut avoir été composé et être regardé dans le halo de trois ou quatre interprétations, notamment s'il s'agit d'un paysage ou d'une scène de genre : simplement descriptif, didactique, morale, mystique, érotique et Dieu seul sait aujourd'hui quelle fut l'intention du peintre à son chevalet, quelles furent les vibrations déclenchées dans le cœur des amateurs⁴. Quant à la question de percevoir à jour ce que les marchands pensaient vraiment, de quelle manière ils ressentaient le plaisir que leur procuraient les richesses ou les responsabilités, les obligations, les complexes, le cas échéant, qui en découlaient, c'est le moment plus que jamais de reprendre l'exclamation de Clifford Geertz. Le « psychologisme » dans l'examen d'un portrait n'a plus cours : combien de visages trompeurs, combien de poses, et tant que la toile n'a pas été nettoyée, combien de fantasmagories engendrées par la seule crasse ! Il faut des documents auxiliaires pour se prononcer. Un livre de correspondance commerciale, un *Brievenboek*, est ordinairement neutre à cet égard : une invocation à l'aide du Tout-Puissant n'est pas le cachet d'authenti-

4. Sont à comparer, à ce point de vue, les interprétations opposées de R. Huyghe (érotisme dissimulé) et de J. Bruyn (mysticisme également caché).

fication d'un bon protestant, fût-il hollandais ; un marchand français et catholique l'utilisait tout aussi bien.

Ne métamorphosons point des interrogations en principe de scepticisme systématique. Pas plus que l'on ne saurait dénier absolument valeur explicative aux anciennes manières de voir, pas plus on ne discréditera les analyses de Simon Schama. Un historien allemand, Christian Meier, a bien fait valoir dans l'Athènes de Périclès la même perception confuse d'un trop-plein de réussite ayant créé la même réaction compensatrice de remerciement à la divinité doublée de prière propitiatoire. Une récusation « logique » — comme celle qui a été formulée récemment contre un autre livre — selon laquelle il ne pouvait fournir la seule clé d'explication parce qu'il avait été voulu trop compréhensif, trop complet, ne nous semble pas davantage péremptoire. S'il y a des réserves à exprimer sur *L'Embaras de richesses*, c'est plutôt à cause des approximations, des repliements, des béances. Simon Schama s'est débarrassé trop rapidement des paramètres économiques. Il a redonné vie au vieux cliché du Siècle d'Or, sans en sonder les fondements. S'il l'arrête à l'invasion française, avec une tradition remontant à William Temple, il n'a éprouvé aucune gêne à lui annexer des représentants de la période antérieure. Par un procédé similaire, il a, à la fois, enfermé la culture hollandaise dans un cercle magique, l'isolant totalement du reste de l'Europe, et il y a intégré des éléments étrangers : du flamand Pieter Bruegel au médecin français Nicolas Venette (dans un passage crucial). Or, si l'on comprend parfaitement l'originalité que conférait aux Provinces-Unies leur nature semi-aquatique, on ne peut ni économiquement, ni culturellement les faire vivre en autarcie, coupées de l'environnement européen : nourricier sur l'un et l'autre plan. Avant Tesselschade Visscher et Anna-Maria Schurman, d'autres femmes s'étaient illustrées dans les lettres : Louise Labé, la lyonnaise ; Anna Bijns, l'Anversoise demeurée catholique... Les peintres hollandais ont apporté une touche nouvelle, essentielle, dans l'art du portrait mais le genre s'était épanoui auparavant en Italie, en Allemagne, en Suisse (cf. au musée de Bâle). *Idem* pour les paysages : coexistèrent la mer et la prairie, les précipices alpestres et les collines italiennes ; les goûts allèrent des uns aux autres à Utrecht ou à Amsterdam et, peut-être, même, l'exotisme (européen) triompha-t-il au bout du compte.

Nous sommes confus d'avoir joué si longtemps l'avocat du diable. Il nous reste comme un regret de ne pas avoir rendu suffisamment justice à Simon Schama. Nous l'avions fait plus largement ailleurs et nous n'en reînons rien. Nous avions intitulé notre première recension *le Dépaysagement hollandais* pour bien montrer à quel point son livre renouvelait la façon de regarder et d'interpréter⁵. Son immense mérite est là : il a rompu une concaténation asservissante ; il a prouvé que l'on pouvait ne pas répéter une leçon mais dire autre chose. Le second mérite, égal au précédent, est d'avoir décelé une dualité dans la culture hollandaise, en lieu et place du monolithisme « bourgeois » qui sévissait. Nous ne donnerions pas

5. *Le dépaysagement hollandais et non un*. Nous aurions tenu au respect de l'article défini.

à cette vision dualiste la même extension que Simon Schama. Pluralisme nous paraît devoir s'imposer davantage et c'est une part de nos réserves. Ceci dit, le livre est à lire et nous ne lui retirerons pas le tribut d'admiration qui lui est dû.

Michel MORINEAU.